

I – Homère, *Odyssée* XI, 516-540

Ulysse est descendu aux Enfers pour interroger le devin Tirésias sur le chemin qu'il doit prendre pour rentrer à Ithaque. Il aperçoit Achille qui lui demande des nouvelles de son fils Néoptolème.

ULYSSE – « (...) Il (Néoptolème) a tué de nombreux guerriers dans la terrible mêlée. Je ne saurais te dire ni même te nommer tous les héros qu'il immola en défendant les Argiens ; (...) Quand les premiers des Argiens entrèrent dans le cheval qu'avait fabriqué Épéios, ce fut à moi que l'on confia le soin d'ouvrir et de fermer la porte de ce piège solide ; alors les chefs et les conducteurs des Achéens essayaient leurs larmes et tremblaient de tous leurs membres ; mais jamais mes yeux ne virent pâlir le beau front de Néoptolème, et il n'essuya point de larmes sur ses joues ; il me suppliait au contraire de sortir du cheval, il portait la main à la poignée de son glaive et à sa lance pesante, et méditait des maux pour les Troyens. Lorsque nous eûmes saccagé la haute cité de Priam, il reçut une part glorieuse du butin et monta sain et sauf sur son vaisseau ; il ne fut pas frappé par un javelot d'airain ni percé de près par le glaive, comme il arrive souvent à la guerre, où Arès porte les coups au hasard. » Je dis, et l'âme d'Achille aux pieds légers s'éloigna, traversant à grands pas la prairie d'aspérodèles, joyeuse d'apprendre que son fils était un illustre guerrier.

II - Homère, *Odyssée* IV, 240-295

Télémaque est parti à la recherche d'informations sur son père, Ulysse. Il arrive dans le palais de Ménélas, roi de Sparte, qui a fini par ramener Hélène chez lui et accueille avec elle le jeune homme.

HÉLÈNE – « Certes, je ne saurais retracer ni même énumérer tous les travaux du courageux Ulysse, mais je dirai ce que ce brave héros osa faire au milieu du peuple des Troyens, où les Grecs souffrissent tant de maux. Il se meurrit lui-même de coups honteux, et, les épaules couvertes de vils haillons, semblable à un esclave, il entra dans la vaste ville de ses ennemis, se déguisant ainsi sous l'apparence d'un autre homme, d'un mendiant, lui qui certes n'était point tel auprès des vaisseaux des Achéens ; c'est sous cet aspect qu'il entra dans la ville des Troyens. Personne ne le connaissait ; moi seule je le reconnus malgré sa métamorphose, et je l'interrogeai ; mais il usait de ruse et voulait m'échapper. Cependant, quand je l'eus baigné et frotté d'essences, que je l'eus couvert de vêtements, je lui jurai par le plus terrible des serments de ne point révéler Ulysse aux Troyens, avant qu'il fût de retour auprès des tentes et des vaisseaux rapides ; alors il me découvrit tous les desseins des Achéens. Après avoir frappé de son glaive aigu une foule de Troyens, il retourna auprès des Grecs, et leur rapporta de nombreux renseignements. Les autres Troyennes poussaient des cris perçants ; mais mon cœur était plein de joie, car déjà tout mon désir était de retourner dans ma maison, et je gémissais sur la faute où Aphrodite m'avait entraînée, quand elle me conduisit à Troie, loin de ma chère patrie, et m'éloigna de ma fille, de ma couche, et d'un époux qui ne le cède à personne ni en esprit ni en beauté. »

MÉNÉLAS – Le blond Ménélas lui répondit : « Oui, femme, tout ce que tu as dit est bien dit. Jusqu'à ce jour

j'ai connu les conseils et la prudence de bien des héros, j'ai visité presque toute la terre, mais jamais encore mes yeux n'ont vu un mortel qui eût le cœur du valeureux Ulysse. J'en donne pour preuve ce que ce héros courageux osa faire dans le cheval de bois, où nous étions tous assis, nous les premiers des Argiens, apportant aux Troyens le destin et la mort. Tu t'approchas, et tu paraissais obéir aux ordres d'un dieu qui voulait donner la gloire aux Troyens ; le divin Déiphobe suivait tes pas. Trois fois tu fis le tour du cheval perfide dont tu touchais les flancs, et tu appelas par leur nom les premiers des Danaens, prenant la voix de leurs épouses. Le fils de Tydée, le divin Ulysse et moi, assis au milieu, nous entendîmes dès que tu appelas. Tous deux nous voulions nous élancer et sortir aussitôt, ou répondre du fond de notre cachette ; mais Ulysse nous en empêcha, et contint notre impatience. Tous les fils des Achéens gardèrent le silence. Anticlos seul voulut te répondre ; mais Ulysse lui tint la bouche fermée de ses robustes mains et sauva ainsi tous les Grecs ; et il ne le lâcha point, tant que Pallas ne t'eut pas éloignée. »

TÉLÉMAQUE – Le sage Télémaque lui répondit : « Fils d'Atréa, divin Ménélas, chef des peuples, ma douleur n'en est que plus amère, car ces exploits n'ont pu écarter de lui la triste mort, bien qu'il eût dans sa poitrine un cœur de fer. Mais faites-nous conduire à notre couche, afin que nous goûtons le repos et les douceurs du sommeil. »

III - Ismaïl Kadaré, *Le Monstre*, ch. 1

À quelques kilomètres du cœur de la ville, dans ses faubourgs, sur un terrain dénudé, gisait un gros fourgon abandonné. Les parties métalliques avaient été depuis longtemps arrachées et il n'en subsistait plus que la caisse de bois hermétiquement close. Elle reposait sur quatre pieux assez courts fichés en terre. On l'avait surélevée, semblait-il, pour protéger le fond de la carcasse de la boue et de l'humidité du sol. Par temps clair, le fourgon se distinguait nettement du haut des terrasses ou des étages supérieurs des immeubles de la ville, mais quand la nuit ou la brume tombaient sur la plaine, ses contours s'estompaient et il s'effaçait à la vue comme s'il n'eût pas existé. C'était surtout le cas vers la fin d'octobre.

En fait, cela ne faisait pas longtemps qu'on le voyait là et nul, au début, n'aurait su dire d'où il était sorti, ni qui l'y avait mis. On était resté un bon moment sans relever sa présence, mais, un jour de printemps, au cours d'un pique-nique (c'était un de ces pique-niques dont, à mesure que le temps passe, le souvenir ne cesse de croître en proportions et en vivacité dans les mémoires), certains émirent le soupçon que ce fourgon abandonné abritait des gens animés de mobiles subversifs.

IV - Ismaïl Kadaré, *Le Monstre*, ch. 2

Ce qui suivit tient à la fois du rêve et de la farce. Il dansait avec Léna quand un des amis de la fiancée, sans doute quelque condisciple, plutôt éméché, s'écria :

– Ah, Léna, Hélène de Troie !

– C'est ainsi qu'on t'appelait au lycée ? s'étonna Gent.

Comme elle faisait oui de la tête, il enchaîna :

– Et tu en étais fière ?

Toute autre fille eût répondu par la négative ou pouffé d'un air ingénue, mais elle, sans sourire, se contenta d'acquiescer.

Gent se remémora le baiser volé lors de cette soirée qui lui paraissait aussi immatérielle que si elle s'était déroulée sur la Lune.

– Une Hélène de Troie peut-elle se concevoir sans un rapt ? fit-il en riant.

Elle sourit tristement.

– Je sais, mais je ne suis que Léna...

– Aimerais-tu devenir Hélène ?

– Et qui m'enlèverait ?

Dans ses yeux, il décela de nouveau comme une trace du dédain mêlé d'agacement qu'elle avait montré lors de la soirée dansante, mais c'est maintenant seulement qu'il crut en deviner le motif. Elle en voulait à tout le monde, devait-elle lui expliquer plus tard, à tous ceux qui la laissaient se fiancer ainsi, sans amour : à ses parents, bien sûr, mais aussi aux autres, à ses camarades de cours, à tous les garçons en général.

– Alors, qui m'enlèvera ? répéta-t-elle d'un ton amer, comme si elle voulait dire : existe-t-il encore aujourd'hui des chevaliers sans peur et sans reproche ?

Et ce fut de nouveau entre eux deux cette sorte de joute mi-badine, mi-sérieuse – laquelle avait lieu à trois pas du fiancé, un inspecteur de la Culture affecté principalement aux musées et dont le visage rubiconde, la moustache blonde, les yeux d'un redoutable éclat ne cadreraient guère avec son statut professionnel.

– Moi, si tu veux, dit Gent.

Elle partit à rire, incrédule.

– Vraiment ?

– Je t'assure.

Collant presque son visage au sien, il lui déclara qu'avec son accord, il était prêt à faire venir un taxi afin de l'arracher à cette cérémonie absurde. Elle se contenta de rire, sans rien promettre.

Une heure plus tard, lorsqu'il l'invita de nouveau à danser en lui murmurant : « Le taxi t'attend en bas, ma reine », elle se remit à rire avec légèreté, sans mot dire ; tout en tournoyant, ils s'approchèrent néanmoins de la fenêtre d'où ils purent effectivement distinguer le véhicule sous les tilleuls dénudés.

C'est ainsi, comme par jeu, après que l'idée l'eut travaillée longtemps, qu'elle rompit ses fiançailles.

V - Ismaïl Kadaré, *Le Monstre*, ch. 3

– Jamais je n'avais entendu pareils sifflements s'engouffrer par ces maudites fentes.

– Pourquoi t'en prendre à elles ? fit le Constructeur. Je t'ai expliqué Dieu sait combien de fois que sans ces interstices et ces renflements, la construction d'un pareil cheval eût été inconcevable. Dis-moi comment on aurait pu les éviter !

– Je l'ignore, répliqua Robert, ça n'est pas mon rayon. Je n'en ai pas moins l'impression que ce cheval laisse vraiment trop passer les courants d'air.

– Facile à dire ! se justifia le Constructeur. As-tu jamais réfléchi aux conditions dans lesquelles il fut construit ? Tu le sais fort bien, pourtant.

– Tu n'aurais pas de l'aspirine ? s'enquit Robert. Je crois que j'ai attrapé la crève.

Ils étaient installés dans les positions les plus diverses : certains couchés sur le dos, d'autres sur le flanc. Dans un coin, Max tenait sur ses genoux un petit transistor et, la tête baissée, écoutait chanter *Quand tu m'as quitté....*

– De quoi parlez-vous ? demanda Ulysse K.

– Du vent qui siffle, dit Robert. Il nous tape sur les nerfs.

Ulysse K. le considéra d'un air narquois.

– Vous n'avez rien d'autre à faire ?

– Et à quoi pourrions-nous nous occuper ? interrogea le Constructeur.

– Discuter de ça ? maugréa Robert en tendant le bras dans la direction où était censée se situer la ville. Combien de fois faudra-t-il en reparler ?

Ulysse K. le toisa de ses yeux agrandis par la fatigue.

– Tu demandes combien de fois il nous faudra en reparler ? Mille, dix mille fois ! Jusqu'à ce que nous soyons entrés là-bas.

Il fit un geste de la main dans la même direction.

– Jusqu'à ce qu'on nous y ait fait entrer, rectifia Robert.

– D'accord, jusqu'à ce qu'on nous y ait fait entrer, puisque tu y tiens.

Le Constructeur laissa échapper un soupir.

– Et s'ils ne s'y décident pas ?

– Bon Dieu, voilà qu'ils remettent ça ! gémit Max. Nous fera-t-on ou ne nous fera-t-on pas entrer ? Tous les jours le même son de cloche !

Il se passa la main dans les cheveux, puis examina sa paume pour vérifier s'il n'en était pas resté quelques-uns.

Milosh, qui ne le quittait pas des yeux, lui souffla à voix basse :

– Tu feras mieux de ne plus y penser ! Il paraît que plus on se fait du souci pour ses cheveux, plus ils se mettent à tomber.

Max émit un grognement étouffé.

– Quoi ? demanda le Constructeur, croyant qu'on s'adressait à lui.

– Rien, fit Milosh. On parlait de choses sans importance.

VI - Énéide II 240-295

Énée raconte les événements qui ont précédé la prise de Troie. Un cheval de bois est découvert devant la ville. Un Grec, nommé Sinon, prétend s'être échappé et révèle une prophétie selon laquelle l'entrée du cheval dans la ville assurera la victoire définitive des Troyens sur les Grecs.

Ce discours insidieux, cet abominable artifice de Sinon surprennent notre confiance. Des larmes feintes, la ruse

d'un fourbe triomphèrent ainsi de guerriers que n'avaient pu vaincre ni Diomède, fils de Tydée, ni le bouillant Achille, ni dix ans de siège, ni mille vaisseaux grecs. Bientôt, dans notre malheur; un prodige nouveau, un spectacle plus effrayant encore, s'offre à nos yeux et achève d'entraîner nos esprits aveuglés. Laocoon, que le sort avait fait grand-prêtre de Neptune, immolait, avec solennité, un superbe taureau sur les autels du Dieu. Voilà que tout à coup (j'en frémis encore), sortis de Ténédos, par une mer calme, deux énormes serpents s'allongent sur les eaux, et, déroulant leurs orbes immenses, s'avancent de front vers le rivage. Leur poitrine écailleuse se dresse au milieu des flots et de leur crête sanglante ils dominent les ondes ; le reste du corps se traîne en effleurant la mer et leur queue monstrueuse se recourbe en tortueux replis. On entend mugir sur leur passage la mer écumante. Déjà ils atteignent le bord. Les yeux ardents, rouges de sang et de feu, la gueule béante, ils font siffler leur triple dard. À cette vue, nous fuyons pâles d'effroi. Eux, d'un élan commun, vont droit au grand prêtre ; et d'abord, se jetant sur ses deux fils, ils embrassent d'une horrible étreinte, ils déchirent de cruelles morsures le corps de ces jeunes infortunés. Puis, ils saisissent le père lui-même qui venait, une hache à la main, au secours de ses enfants. Ils l'enlacent, ils l'enveloppent de leurs anneaux immenses. Deux fois repliant autour de ses reins, deux fois roulant autour de son cou leurs cercles d'écailles, ils dépassent encore son front de leurs têtes altières. Lui, tout trempé de leur bave immonde, et dégouttant du noir venin qui souille ses bandelettes sacrées, roidit ses bras contre ces noeuds épouvantables et pousse vers le ciel des cris affreux. Tel mugit le taureau quand, blessé à l'autel, il fuit, secouant de son cou saignant la hache incertaine. Enfin les dragons vainqueurs s'éloignent en glissant sur leurs écailles, gagnent les hauteurs du temple, et, réfugiés dans le sanctuaire de Minerve irritée, s'y cachent aux pieds de la déesse, sous l'orbe de son bouclier.

À ce prodige nouveau tous les coeurs sont saisis d'une nouvelle épouvante. On s'écrie que Laocoon a reçu le juste châtiment de son crime, lui qui d'une main sacrilège, profanant le cheval sacré, lança contre ses flancs une javeline impie ; qu'il faut conduire au temple le divin simulacre et flétrir par des prières le courroux de Minerve. Aussitôt on fait une large brèche aux murs de la ville ; nous en ouvrons l'enceinte au colosse.

VII - Ismaïl Kadaré, *Le Monstre*, ch. 7

— En somme, rien d'important à signaler, fit Ulysse K. d'une voix indolente, en reposant les journaux à côté de lui.

— Presque rien, corrigea Acamante. Tu sais, dit-il à l'adresse de Milosh, j'ai appris que devant le théâtre, on va bientôt ériger un monument à notre ami.

— Quel ami ? demande Milosh.

Acamante lui décocha un clin d'œil.

— L'ami à qui nous avons réglé son compte, cette fameuse nuit. Tu l'as si vite oublié ?

— Ah, celui que nous avons trucidé en même temps que ses rejetons ?

— Comment ça ! s'exclama Robert. Un monument au type qui a osé frapper notre Cheval ?

— Tu es vraiment bouché, Acamante, intervint brusquement Ulysse K. Tu ne comprends pas que cette nouvelle est pour nous extrêmement importante ?

— Importante ? Je ne vois pas en quoi.

— Ce n'est pourtant pas malin à comprendre, expliqua Robert. Ils veulent perpétuer la mémoire de l'homme qui a le premier porté atteinte à notre Cheval. Voilà qui illustre bien leur attitude à notre endroit.

— Évidemment, je ne suis pas assez futé pour comprendre ça, fit Acamante d'un ton sarcastique. Je sais mieux me servir d'un poignard que m'emberlificoter dans vos ratiocinations.

— Dans quel genre de film as-tu entendu des mots pareils ? lui demanda Ulysse K. d'un ton railleur. Tu es le seul d'entre nous à aller au cinéma !

Acamante fit grincer ses mâchoires.

— Fichez-moi la paix ! s'écria-t-il tout à coup. Je suis crevé, bon Dieu !

— Repose-toi, lui dit Ulysse K. Va, personne ne t'en empêche.

Il se fit un long silence et, l'espace d'un instant, on n'entendit que le froissement de la vieille couverture dont Acamante s'enveloppait dans un coin. Ulysse K. reprit la liasse de journaux et s'approcha de la lampe.

— Je pense que ça doit faire un drôle d'effet de voir coulé dans le bronze un type qu'on a tué de ses propres mains, fit Milosh. Si ça m'arrivait, je crois que mon premier geste serait de dégainer mon poignard.

VIII - Ismaïl Kadaré, *Le Monstre*, ch. 9

Elle revint sur ses pas pour contempler à nouveau une photo des pyramides dans le crépuscule et, l'espace d'un instant, ils furent séparés l'un de l'autre.

Quand elle le rejoignit, elle se rendit compte qu'il s'était arrêté devant une reproduction de la statue de Laocoon.

— Autre personnage énigmatique, dit Gent en lui désignant l'image.

— Énigmatique ?

— Oui, assurément, répondit-il. Cette contraction, cette souffrance, c'est bien plus que la douleur physique provoquée par l'étreinte des serpents. Au demeurant, je ne suis pas le premier à le dire. Comme tu le sais peut-être, un vieux débat a cours sur le sujet. D'après Virgile, Laocoon, au moment d'être étouffé, lâcha un cri terrible. Or, tu le vois, la sculpture est incapable de rendre ce cri. Si la bouche est grande ouverte, je crois que c'est surtout pour exprimer une douleur d'ordre spirituel. Cela a d'ailleurs engendré une autre discussion : de même que cette sculpture, Virgile laisse entendre qu'il a été étouffé en même temps que ses enfants, alors que les poètes anciens rapportent que ceux-ci furent les seuls à être mis à mort. Il y a donc là une allusion à quelque pression indirecte qui aurait été exercée contre lui à l'un de ces moyens employés aux temps modernes : la contrainte à travers les enfants.

— Quelle horreur ! fit-elle en se détournant pour s'éloigner, mais lui ne bougea pas.

– Observe-le avec attention, dit-il en lui étreignant légèrement le coude. Ne te fait-il pas penser à un cercle, fermé de toutes parts ? Ces poings et ces pieds liés, cette immobilisation totale, sans échappatoire. Une impossibilité de bouger, à quoi s'ajoute une totale impossibilité de s'exprimer. Tout a pris fin, tout est figé. Il emporte son énigme avec soi...

Elle fit effort pour sourire.

– Tu penses que son histoire aussi a réellement été différente de celle que l'on raconte ?

– Oui, sûrement.

– Eloignons-nous plutôt, dit-elle. J'éprouve comme un malaise. Peut-être à cause du manque d'air.

IX - Ismaïl Kadaré, *Le Monstre*, ch. 10

Hier, j'ai été convoqué par Priam. Il avait l'air morose. Les poches sous ses yeux, dont le sculpteur du palais s'était tant plaint quand il lui avait fallu réaliser son dernier buste, à présent lui dévoraient lamentablement les joues. Jamais je ne l'avais vu aussi abattu.

Il parlait d'une voix basse, assourdie.

– Laocoon, me dit-il, tu dois comprendre toi-même ce qui t'arrive...

J'ignorais ce qui m'arrivait, encore plus ce qu'il me fallait comprendre. Malgré tout, je ne lui posai aucune question, dans l'espoir qu'il m'expliquerait lui-même ce qu'il entendait par là.

Je finis par deviner de quoi il retournait. Il s'agissait de quelques lettres anonymes rédigées contre moi.

– Mais ce n'est pas la première fois que cela arrive, Majesté !

Il se retourna d'un mouvement brusque.

– Cette fois, Laocoon, les choses sont différentes, fit-il d'une voix rauque.

Je ne sais comment je réussis à me retenir de lui dire : Assez de rabâcher les mêmes histoires ! Si vous voulez la paix avec les Grecs, eh bien, faites-la ! Seulement, vous n'aurez jamais mon accord.

Il continuait de pérorer de manière tout aussi vague et confuse. Il me dit qu'il avait de plus en plus de mal à me défendre, et comme je lui demandais contre qui, il ne sut que répondre.

Cette fois, Laocoon, les choses sont différentes... Après l'avoir quitté, ces mots ne cessèrent de me poursuivre.

L'après-midi, à la réunion du Conseil, j'eus l'impression que tout un chacun était au courant de mon entretien avec le roi. Les regards de mes adversaires s'étaient faits plus perçants que jamais. Mais je feignis de ne rien remarquer. Ils me semblèrent même étonnés par la détermination avec laquelle je demandai au chef de la police si ses services avaient fini par découvrir les auteurs de ces signes tracés, deux semaines auparavant, sur les portes d'un certain nombre de Troyens. Comme il me répondait : Pas encore, je faillis hurler : Pourquoi ?

Ces signes tracés à la craie sur de nombreuses portes avaient été interprétés comme une preuve que le courant pro-grec à Troie se faisait de plus en plus agressif; ils

pouvaient fort bien être pris pour le prélude à un massacre général.

J'ai fini par apprendre la teneur de ces lettres anonymes. On y dit plus ou moins ce que j'avais pressenti. J'y suis accusé d'être un ennemi de la paix, partant, la cause des souffrances endurées par les Troyens, etc. On demande que je me démette. Mais c'est le moins de ce qui est exigé. J'ai comme l'impression qu'on y réclame davantage. Peut-être ma comparution devant quelque tribunal. La prison, donc ; après cela, pourquoi pas, la mort. (...)

Mauvais jour. Assurément, je m'attendais à être frappé, mais certes pas de là où le coup est venu.

Mes enfants.

Je les ai trouvés chez moi en larmes. On les avait renvoyés de l'école. Le prétexte : une querelle avec leurs camarades de classe. Quelqu'un leur avait dit : Votre père est un traître, il pousse Troie à la ruine. Cela avait suffi pour déclencher l'empoignade.

J'ai fait venir l'enseignant responsable pour élucider l'affaire. Il gardait les yeux baissés. Il a fini par avouer que l'ordre de renvoi était venu d'en haut.

- a) (I, II, III, V) Que se passe-t-il dans le cheval de bois chez Homère ? Et chez Kadaré ?
- b) (II-IV) Quel est le portrait psychologique que l'on peut faire d'Hélène chez Homère ? Est-elle la même chez Kadaré ?
- c) (I, II) Homère donne-t-il des informations importantes sur le Cheval ? Qu'est-ce qui peut expliquer le choix des anecdotes qu'il raconte ?
- d) (VI, VII) Quel élément rend la version du cheval de Kadaré très différente de celle que l'on trouve chez Virgile ?
- e) (VI, VII) Quel est le registre du récit de la mort de Laocoon chez Virgile ? Et chez Kadaré ? À quoi Kadaré fait-il allusion avec la suite qu'il imagine au récit de Virgile ?
- f) (VIII, IX) Quel rôle semble jouer Laocoon dans le roman de Kadaré ? De quoi peut-il être la métaphore ? Et quelle symbolique cela donne-t-il au cheval ?